

Cinquième conférence (P.-A. Burton, p. 127-146)

LA CONVERSION D'ÆLRED

(1134)

INTRODUCTION

Nous allons parcourir le chapitre quatre du livre de Pierre-André Burton consacré à la conversion d'Ælred. Les vingt-quatre premières années de la vie d'Ælred ont donc été marquées par **un point de rupture majeur** : son entrée à la cour du roi David. Celle-ci se révéla cependant providentielle sur plusieurs points.

D'abord, ces années passées auprès du roi David lui ont donné la chance de pouvoir vivre au sein d'une seconde famille qui contribua sur tous les plans à la structuration de sa personnalité. Cette seconde famille lui a aussi transmis de véritables valeurs morales : une droiture et un sens aigu du devoir, ainsi qu'une attention faite de respect délicat et de charité attentive envers tous. Elle lui a permis de développer sa vie intérieure et de la centrer déjà sur le mystère de la Croix.

Ces années lui ont aussi donné de pouvoir compléter sa formation intellectuelle, et d'acquérir, sur le plan intellectuel et culturel, une ouverture et une largeur d'esprit peu commune. Ælred a pu ainsi développer ses nombreuses qualités humaines, comme de se découvrir de grandes aptitudes dans l'administration des affaires temporelles.

Elle lui donna enfin sur le plan humain et affectif de découvrir avec émerveillement les joies de l'amitié, une amitié tout illuminée de sa lecture du *Laelius* de Cicéron.

« Or, de la plume même d'Ælred, nous avons appris que, si grisantes qu'elles aient pu être, ce sont précisément les expériences qu'il fit dans ce domaine des relations affectives qui l'amènèrent aussi à éprouver un si profond dégoût pour lui-même que, conduit au bord du désespoir, il fut tenté par le suicide... Incontestablement, une telle tentation représente donc, dans le parcours d'Ælred, un second point de rupture majeur, mais autrement plus décisif que le précédent ! De fait, le premier était pour ainsi dire purement « factuel » : il consistait à procéder à une simple réorientation dans la scolarisation d'Ælred, et cela ne semble pas avoir dû l'affecter en profondeur. Du moins n'en trouvons-nous nulle part l'écho... En revanche, il en va tout différemment pour cette seconde rupture. » (p. 128)

Cette crise existentielle va ébranler profondément Ælred et l'amener à reconsidérer de façon radicale le sens même de sa vie. Alors que le roi David avait envisagé de le promouvoir à l'épiscopat, Ælred décide d'interrompre brusquement une carrière cléricale très prometteuse, pour entrer au monastère de Rievaulx ! C'est ce moment clé de la conversion d'Ælred que nous allons maintenant examiner.

LES CIRCONSTANCES EXTÉRIEURES

Nous le ferons en trois temps. Nous nous arrêterons d'abord aux circonstances extérieures de la conversion ; puis nous essayerons de comprendre comment Ælred a relu cet événement ; et enfin, nous tenterons un essai d'interprétation en lien avec la triple quête qu'Ælred poursuivait en demandant à entrer à Rievaulx. (p. 128-129)

À une date non précisée par Walter Daniel, mais qui doit se situer autour de 1134, Ælred, en raison de sa charge de *dispensator* ou de surintendant général, est envoyé par le roi David à York pour traiter d'une question avec l'évêque du lieu, Thurstan. À l'occasion de ce voyage, Ælred a l'opportunité de revoir l'« un de ses [amis] les plus intimes. » (V Æ 5, 1)

Cet ami est-il Waldef ? Peut-être. Celui-ci était entré vers 1130 chez les chanoines réguliers de Nostel, et il semble avoir été très vite conquis par l'idéal de vie cistercienne. Il entrera d'ailleurs à Wardon, une maison-fille de Rievaulx fondée en 1135 dans le Bedfordshire. Si c'est bien de lui qu'il s'agit, nous pouvons facilement nous imaginer avec quel enthousiasme Waldef a dû décrire à son ami Ælred la vie de ces moines « claravalliens, arrivés d'outre-mer. » (p. 130)

Manifestement, Aelred semble bien avoir été séduit par la vie véritablement évangélique de ces « moines vêtus de blanc qui s'étaient, depuis deux ans à peine, établis à Rievaulx. Ces moines vivaient en accord total avec les écrits des saints Pères, et les paroles des anciens moines... Il en parle d'ailleurs lui-même, sept ans plus tard, avec enthousiasme, dans une page du livre II du *Miroir de la charité*. (Miroir II, 43)

N'y trouvons-nous pas déjà en germe presque tous les grands thèmes de son enseignement doctrinal et de ses préoccupations abbatiales ? Nous en parlerons quand nous aborderons la tâche d'éducateur d'Aelred comme père-maître. En attendant, après avoir écouté Waldef, Aelred n'a plus qu'un seul désir : aller constater de ses propres yeux la véracité de ce qui lui a été dit. Sur les conseils de son ami, il prend congé de l'évêque Thurstan, à qui il demande sa bénédiction, et part rapidement en direction de ce nouveau monastère de Rievaulx. N'a-t-il pas trouvé une réponse à ce qu'il cherchait depuis longtemps ?

Arrivé à Helmsley, le château de Walter Espec, le fondateur de Rievaulx, il fait étape et passe la soirée à échanger avec lui. « *Plus Walter Espec lui apportait de nouveaux détails sur le genre de vie de ces moines, plus Aelred se consumait d'une joie inexprimable* » (V Æ 6, 4). La visite à Rievaulx n'aura cependant lieu que le lendemain matin. L'accueil qui lui est réservé l'atteint au plus intime. Aelred, très ému, décide alors dans son cœur d'entrer à Rievaulx.

Le lendemain matin, à la levée du jour, il fait en hâte ses préparatifs pour rentrer en Écosse, à la cour du roi David. Mais c'était sans compter sur l'« *ardeur de l'Esprit Saint* » (V Æ 7, 8) ! Passant près du monastère, Aelred demande à l'un de ses compagnons de route et ami s'il veut descendre avec lui visiter une nouvelle fois les lieux. En accord avec lui, Aelred redescend donc à Rievaulx où il reçoit un accueil semblable à celui de la veille. Sur-le-champ, il « *partage alors tous ses biens et abandonne tout ce qu'il possède [à ceux qui l'accompagnent], ne gardant auprès de lui qu'un seul compagnon, tous les autres ayant refusé de rester* » (voir V Æ 7, 14.16). Cependant, cette décision, prise par Aelred d'entrer à Rievaulx, a-t-elle été aussi subite ?

À vrai dire, s'il faut en croire son biographe, Aelred semble n'avoir jamais envisagé autre chose qu'une vie cléricale, entièrement donnée à Dieu. Ce qui est nouveau dans le questionnement d'Aelred, c'est la question de l'orientation précise à donner à cette vie de consécration. Allait-il entrer dans les voies que le roi David traçait devant lui, avec de belles et enviables perspectives d'avenir ? Allait-il au contraire s'orienter différemment ?

À cet égard, on peut penser que le choix que fit Waldef, quelques années plus tôt, en 1130, d'entrer chez les chanoines augustins, n'est pas sans avoir dû interpeller Aelred d'une manière ou d'une autre... Quoi qu'il en soit, il semble clair qu'autour de 1134, le questionnement d'Aelred s'est présenté à lui avec une acuité d'autant plus forte que la réponse qu'il apporterait à cette question, était censée lui offrir « *un remède* » (V Æ 4, 6) ! **Mais un remède à quoi ?** Walter Daniel n'en dit rien, et c'est ce que nous allons essayer d'élucider à partir des éléments que nous avons déjà pu glaner ici ou là.

En tout cas, il semble bien qu'au moment où il entreprend son voyage à York, la question l'habite et le tourmente intérieurement, à tel point que c'est sa triple rencontre coup sur coup, d'abord avec son ami Waldef, ensuite avec Walter Espec, le fondateur de Rievaulx et, finalement, avec la communauté même de Rievaulx, qui viendra faire basculer son choix de façon définitive vers la vie monastique cistercienne... Restent cependant en suspens deux questions essentielles : pourquoi Aelred a-t-il choisi la voie cistercienne plutôt qu'une autre ? Et à quoi cette vie allait-elle offrir un remède ? Pour le savoir, y a-t-il meilleure approche que d'interroger le principal intéressé, Aelred lui-même ? (p. 129-135)

ÆLRED, LE PROPRE INTERPRÈTE DE SA VOCATION

Pour connaître de l'intérieur les raisons qui poussèrent Aelred à choisir la vie cistercienne, nous avons la chance de pouvoir disposer de son témoignage direct. Aelred lui-même en a parlé dans le Prologue du traité de *L'Amitié spirituelle* et le paragraphe 79 du livre I du *Miroir de la charité*. À ces deux textes en « je », nous pouvons encore en ajouter trois : les paragraphes 18, 22 et 32 de *La Vie de recluse*, où Aelred parle vraisemblablement de lui, mais à la troisième personne. En lisant ces cinq textes soyons prudents, ne croyons pas trop vite qu'Aelred parle aussi explicitement de lui. Ceci pour plusieurs raisons...

En effet, quand quelqu'un raconte sa conversion, il a souvent tendance à noircir son état d'avant et à idéaliser son état d'après. Ensuite, n'oublions pas la distance qui sépare l'événement lui-même de sa mise en récit. Et n'oublions pas non plus qu'Aelred aimait relire sa propre expérience de conversion à la lumière des Confessions de saint Augustin. Enfin, quand il parle de lui, c'est toujours avec une visée pastorale très précise : Aelred a toujours cherché à faire profiter ses lecteurs des leçons que lui-même a pu tirer de ses propres expériences et à les aider à dédramatiser leurs propres errances en leur montrant qu'il n'y a jamais à désespérer ni de soi, ni de Dieu, car la grâce et la miséricorde divines, plus fortes que le mal ou le péché, sont toujours victorieuses...

Si ces quelques remarques nous protègent contre la tentation de croire que ces textes sont exclusivement autobiographiques, la façon dont, des années plus tard, l'abbé de Rievaulx relit et interprète sa propre expérience, demeurent d'une étonnante constance. Indice indubitable du bon équilibre psychologique d'Aelred dans la perception et l'appréciation qu'il a de lui-même, cette constance nous autorise donc à conférer à ces divers récits une garantie de fiabilité certaine.

Que nous apprennent donc ces textes « autobiographiques » ? À travers le Prologue de *L'Amitié spirituelle* et le paragraphe 79 du livre I du *Miroir*, Ælred nous décrit la crise existentielle qu'il a traversée au moment de sa conversion et qui l'a poussé à frapper à la porte de Rievaulx. **De quoi est-elle donc faite, cette crise existentielle ?**

« Dans le Prologue de *L'Amitié spirituelle*, Ælred insiste surtout sur le fait que ses relations d'amitié lui laissèrent un triple sentiment d'éclatement, de dispersion et, en conséquence d'instabilité intérieure : "prise dans les fluctuations de diverses relations amicales, écrit-il, mon âme était ballottée çà et là ; ignorant les lois de la véritable amitié, elle se laissait souvent tromper par ce qui y ressemble" (§ 2). » (p. 138-139)

Nous l'avons signalé plus haut, la découverte du traité de Cicéron sur l'amitié lui avait permis, au moins partiellement, de « canaliser les va-et-vient de [s]es amours et de [s]es affections » (§ 3). Par contre, dans le paragraphe 79 du livre I du *Miroir*, Aelred insiste plutôt sur leur retentissement, au plus profond de son cœur. Aelred éprouvait un si profond dégoût pour lui-même qu'il fut comme « horrifié », « épouvanté » et « terrifié » par son propre visage ! « À la fin de ce même paragraphe, il reviendra encore sur cette « blessure intérieure » et précisera en des termes semblables qu'elle le « mettait à la torture, l'effrayait et empoisonnait ses profondeurs par une odeur insoutenable » ! (p. 139)

À ce premier trait de dégoût pour lui-même, « *Ælred en ajoute encore un autre qui, sans doute, est à l'origine de cet immense dégoût : le fait de se sentir esclave de lui-même et de ses passions ; prisonnier de ses habitudes invétérées ; entravé par le lien de ses relations sociales ; enfin spécialement retenu captif* » par le nœud d'une certaine amitié qui lui était plus douce que toutes les douceurs de cette vie ».

Le dernier des trois textes, le paragraphe 32 de *La Vie de recluse*, est écrit dans la même veine augustinienne mais il n'ajoute rien de nouveau. En revanche, Ælred y accumule, dans une sorte de crescendo impitoyable, les expressions les plus noires pour décrire **l'état de déchéance morale** dans lequel il gisait à la cour d'Écosse.

Après avoir évoqué l'éducation commune que sa sœur et lui avaient reçue, Ælred en vient au moment où leurs chemins se sont séparés : elle, persévérant dans la voie de la sainteté ; lui, s'engageant, tête baissée, sur cette pente glissante du vice dans laquelle « *sa folle jeunesse* » allait être emportée. Cela étant admis, est-il pour autant permis d'aller plus loin, et de chercher à identifier ce à quoi Aelred fait concrètement allusion quand il parle des « **débordements impurs** » de sa jeunesse ou du « **gouffre de [ses] débauches** » ?

Brian Patrick McGuire a insinué une double thèse à propos de la structure affective d'Ælred : d'abord, en thèse principale, que la relation amicale, dans laquelle Aelred se serait trouvé « enchaîné » au moment de sa conversion, aurait été marquée du sceau de ses tendances homoérotiques ; ensuite, comme corollaire, la thèse principale étant donc supposée acquise, que le choix qu'Aelred fit de la vie monastique aurait été déterminé par cette structure affective.

Il est évidemment hors de propos de retracer ici l'histoire des discussions que cette double hypothèse a soulevées parmi les spécialistes. Qu'il suffise de rappeler que celles-ci ont montré à souhait que la double hypothèse insinuée par Brian Patrick McGuire était non seulement absolument invérifiable sur le plan des faits historiques, mais en outre qu'elle ne reposait sur aucun fondement textuel et doctrinal sérieux.

Le résultat est semblable si l'on interroge les deux passages de *La Vie de recluse* (les paragraphes 18 et 22) où Aelred parle à la troisième personne d'un moine ou de quelqu'un « qu'il a connu ». Ces deux textes, surtout le premier, sont reconnus par tous les historiens comme ayant une certaine valeur « autobiographique ».

Ils révèlent **chez Aelred la sensibilité particulièrement aiguë d'un homme qui, apparemment jusqu'à la fin de sa vie, eut à mener dans le domaine de la chasteté un âpre combat pour maîtriser l'ardeur de ses passions charnelles**, et qui, pour cela, au moins au tout début de sa vie monastique, déclara si bien la guerre à son corps qu'il alla non seulement « *jusqu'à lui refuser le nécessaire* » (voir VdR, 22), mais même à « *désirer plus que tout ce qui pouvait lui être pénible* » (VdR, 18) !

Quelles leçons pouvons-nous retenir de la lecture de ces cinq textes ? Que nous révèlent-ils des dispositions intérieures d'Aelred au moment de sa conversion ? En quoi éclairent-ils le choix que ce dernier a fait d'entrer à Rievaulx pour y mener la vie monastique ?

Trois sentiments dominant : d'abord, **un sentiment de division, de dispersion et d'éclatement intérieurs**. Aelred se sent ballotté ici et là, emporté au gré de ses affections fluctuantes ; ensuite, **un sentiment de non-liberté** - il se sent prisonnier de lui-même, de ses passions, de ses mauvaises habitudes ; enfin, **un sentiment de honte** face à lui-même et face aux mouvements involontaires de la chair. Ces trois sentiments conjoints le conduisent alors au bord du gouffre : ils le remplirent, nous confesse-t-il, d'un si profond dégoût pour lui-même qu'il fut tenté de recourir « *au pire remède qu'offre le désespoir* » (*Miroir* I, 79) ! Nous nous étions posé la question : à quelle maladie la vie monastique pouvait-elle bien servir de « remède » ?... Maintenant, grâce à ce que nous a dit Aelred, nous avons la réponse !

De toute évidence, Aelred cherchait un remède au « mal-être » qui le torturait de l'intérieur : « *En me regardant du dehors, les gens disaient, sans savoir ce qui se passait en moi : « Oh comme tout va bien pour lui, comme tout va bien ! » Ils ignoraient en effet combien cela allait mal pour moi, là où seulement cela pouvait aller bien... !* (Miroir I, 79.1)

Autrement dit, Aelred semble bien en être arrivé à ce « moment privilégié » dans l'existence d'un homme où, confronté « à l'épreuve du mal en excès » et exposé à l'expérience abyssale du « non-sens », **il n'a plus le choix qu'entre deux solutions** : ou bien se laisser « aspirer » vers la mort par la spirale du désespoir, ou bien s'ouvrir à un désir de vivre plus fort que l'attrait pour la mort, un désir, en fin de compte, « où Dieu apparaît comme le fondement mystérieux de toutes choses » - opter donc pour une autre sorte de remède... en faisant décidément le choix, ou même le vœu de la vie !

Mais s'il a éprouvé tant de dégoût pour lui-même, n'est-ce pas précisément parce que Dieu commençait à lui plaire ? « **Je me déplaisais à moi-même, parce que toi, tu commençais à me plaire** » (Miroir I, 79). Et plus loin, de compléter : « *Celui qui choisit de t'aimer ne se trompe pas, car rien n'est meilleur que toi ; son espérance n'est pas déçue, car rien ne peut être aimé avec plus de fruit ; il n'a pas à craindre de dépasser la mesure, car aucune mesure n'est prescrite dans la dilection à avoir pour toi ; il n'a pas à redouter la mort qui brise les amitiés de ce monde, parce que la vie ne meurt pas...* » (Miroir I, 80)

UNE TRIPLE QUÊTE DE PAIX, DE LIBERTÉ ET D'UNITÉ INTÉRIEURES

Nous sommes évidemment bien loin de la lecture psychologisante avancée par Brian Patrick McGuire et nous sommes également à mille lieues de la lecture historicisante avancée par Marsha Dutton, selon laquelle Aelred aurait fait le choix de la vie monastique parce qu'il aurait été mû plus ou moins consciemment par l'ambition. Du reste, si cela avait vraiment été le cas, on ne voit pas bien pourquoi Aelred aurait alors décidé de quitter la cour d'Écosse !

« *Les vraies raisons du choix qu'Aelred fit de la vie cistercienne sont donc à chercher ailleurs et doivent vraisemblablement se situer sur un plan beaucoup plus existentiel ! En effet, si l'on accepte du moins de considérer comme déterminants les éléments que nous avons dégagés plus haut, il semble bien qu'en exprimant le désir d'embrasser la vie monastique, Aelred ait eu comme l'intuition fulgurante que celle-ci pourrait lui offrir un remède tout à fait approprié pour le guérir de ses tourments intérieurs. En clair : il comptait bien pouvoir trouver en elle les moyens dont il avait besoin pour recouvrer la paix intérieure et l'estime de soi qu'il avait perdues* (Miroir I, 79). *Chemin qui passerait, bien sûr, par la voie de l'ascèse corporelle : elle lui permettrait de « se libérer » des tendances égoïstes de la chair* (VdR, 18, 22 et 32), *dont il se sentait si bien l'« esclave »* (Miroir I, 79). *Mais ce chemin passerait également par une « ordination » progressive de ses puissances affectives : grâce à elle, **il pourrait enfin unifier tout son désir en le « centrant » vers Dieu, et échapper ainsi - mais plus définitivement que ne le lui avait pourtant déjà permis de le faire sa lecture de Cicéron ! - aux « fluctuations d'une âme ballottée ici et là » au gré de « ses diverses liaisons amicales »** (voir Amitié, Prologue 2 et 3).* » (p. 146)

Le jeune homme de vingt-quatre ans qui se présente en 1134 à la porterie du monastère de Rievaulx est donc un homme en quête de trois choses : **de paix, de liberté et d'unité intérieures. Sa quête ne sera pas déçue.** Il contribuera même, par son expérience et par ses écrits, à lui donner valeur d'universalité et pourra ainsi **aider beaucoup d'autres à se frayer, à leur tour, un chemin de vie et de bonheur, sur la voie cistercienne de l'amour.** Avec Aelred, franchissons donc la porte de Rievaulx, et avec lui, abordons la deuxième période de sa vie : celle de sa formation monastique initiale et de ses premières responsabilités dans son monastère et pour l'église diocésaine de York.